Philippe Franchini

TYCOON



roman

OLIVIER ORBAN

1306102

TYCOON

8° Y 20
107283

DU MÊME AUTEUR

Continental Saigon, Olivier Orban, 1977.
La Route des mille li, Olivier Orban, 1979.
Shanghai, Olivier Orban, 1980.
La Fille Poussière, Les Presses de la Cité, 1982.
Les Diables de papiers, en collaboration avec Jean Pasqualini, Les Presses de la Cité, 1984.
Un royaume de lianes, Les Presses de la Cité, 1986.
Les Guerres d'Indochine, Pygmalion, 1988.

823

PHILIPPE FRANCHINI

TYCOON

roman

Olivier Orban

DL-29041991-13226



© Olivier Orban, 1991
ISBN 2-85565.575.7

1

Février 1997

Le diplomate suisse n'en est pas encore revenu. Il effectuait comme chaque matin son jogging sur la chaussée bétonnée de Lugard Road, le chemin de ronde qui prend en écharpe le versant est de Victoria Peak, lorsqu'il a vu à quelques pas devant lui le corps criblé de balles d'un Européen gisant au pied du garde-fou. Le Pic, Olympe de la colonie où résident les puissants et les riches, avait toujours été préservé de cette sorte de souillure vulgaire. Les temps ont bien changé pour qu'on y respire les miasmes puants d'une fin d'époque. Le malheureux, un vieil homme, porte une horrible blessure : son crâne est coupé en deux, verticalement et jusqu'à la mâchoire, tranché d'un coup de hache ou de sabre.

Le Chief Inspector Witherspoon, de la Regional Crime Squad, arrive le premier sur les lieux. D'un regard, il reconnaît la victime. C'est Harry Lansford, directeur d'une petite compagnie de navigation, et figure très connue à Hongkong.

– Dieu ait son âme! murmure-t-il en hochant tristement la tête. Mais où a-t-il pu encore traîner ses pattes, le damné bâtard?

Il aimait bien ce vieux bourlingueur turbulent, dont on ne comptait plus les extravagances financières, les fréquentations douteuses, les amours mouvementées. Il l'aimait bien parce que cet éternel outsider, venu de Shanghai, ne ratait jamais une occasion de défier ou de tourner en dérision l'ordre établi et les messieurs de l'establishment. Ce que lui, Archibald Witherspoon, n'a jamais osé faire. Malheureusement, à force de danser sur le fil du rasoir, il fallait bien qu'un jour Harry le Flambeur finît par glisser et tomber sur la lame.

– En tout cas, on ne l'a pas tué pour le voler, s'écrie un inspecteur chinois en extirpant de la veste du mort une liasse de billets.

– 50 000 HK dollars, murmure Witherspoon, après avoir rapidement compté.

Le Chinois lève soudain les yeux et annonce dans une grimace :

– Tiens! Voilà le Commissioner Wah.

– Qu'est-ce qu'il lui prend de venir si vite? grommelle Witherspoon qui déteste avoir son chef sur le dos quand il débute une enquête.

– Quelqu'un du voisinage a dû le prévenir. Les gens du quartier haïssent l'odeur des cadavres.

Witherspoon jette un regard à l'imposante résidence qui surplombe Lugard Road et soupire. Le propriétaire en est Walter Henry Song, un tycoon, autrement dit un magnat de la finance, de surcroît l'un des plus en vue de Hongkong.

– L'ennui, murmure-t-il, c'est que le crime a sans doute été commis ailleurs. Tu as vu des taches sur la chaussée, toi? Je me demande pourquoi on a fait l'effort de transporter le corps jusqu'ici...

Mais il s'abstient de développer l'idée, car le Commissioner est déjà devant lui avec l'air plein de componction d'un pasteur appelé au chevet d'un mourant.

– Bonjour, Mr Witherspoon. Questions habituelles : comment et pourquoi?

L'inspecteur rougit comme s'il venait de recevoir une gifle. Le ton que Wah pense devoir adopter depuis sa nomination à la tête de la police lui est parfaitement insupportable. Il y sent l'arrogance et la vanité du flic chinois qui se croit tout permis après une ascension trop rapide. Archibald Witherspoon, Britannique bon teint et aussi honnête qu'on peut l'être dans ce paradis de la corruption qu'est Hongkong, n'est pas un héros. Comment n'éprouverait-il pas quelque amertume d'en être resté, lui, au même échelon hiérarchique depuis tant d'années de bons et loyaux services. Aucun motif prétendument politique ne saurait à ses yeux justifier une telle injustice. Aussi, sa voix est-elle frémissante de colère contenue lorsqu'il réplique :

– Vous voyez bien! Six impacts de balles, tirées dans le dos. Crâne fendu en deux. Du travail pas propre.

– Le crâne en deux, c'est la signature d'une triade, constate Wah.

– Trop facile. Elles ont bon dos les triades! Leurs troupes sont de plus en plus réduites...

– Il y en a encore bien assez pour trafiquer et tuer!

– Ce ne sont pas les seuls, sir. Et il faudra aussi voir de plus près pourquoi on a déposé le corps juste devant la maison de Mr W.H. Song.

Le visage mou de Wah se crispe d'un rictus qui le fait ressembler à une vieille femme découvrant un mauvais présage. « Touché! » se dit Witherspoon avec jubilation en constatant une fois de plus que les Chinois ne sont pas aussi énigmatiques qu'on a la faiblesse de l'imaginer en Occident. Mais le Commissioner sait bien qu'on ne touche pas à une personnalité telle que le tycoon Song sans risques. Il glisse à Witherspoon d'un ton ferme :

– Prenez garde aux fausses pistes et aux terrains minés, inspecteur. En ce moment, pour nous police Royale, ce qui est possible n'est pas forcément acceptable, vous le savez : « Pas de vagues avant le 30 juin 1997! »

Witherspoon réprime un geste d'agacement. Le gouvernement de Sa Majesté tient à ce que le retour de la colonie sous la souveraineté chinoise s'effectue en douceur. Les instructions du senior superintendant Woods, grand patron de la police, sont formelles. Aucun dérapage ne sera toléré.

Parler de transfert en douceur est en fait une dérision. Il suffit de voir le remue-ménage qui se prépare à l'approche du 30 juin, c'est-à-dire dans cinq mois à peine, jour où le drapeau rouge de Pékin remplacera celui de Sa Majesté. La fièvre monte dans tous les milieux, la panique commence à s'emparer des jeunes, les rats sortent de l'ombre, les vautours affluent des quatre coins de la terre, les règlements de comptes se multiplient, tandis que pèse une incertitude lourde de menaces. Witherspoon en ricane de dépit.

Peu rassuré par la réaction de l'inspecteur, Wah insiste, cette fois sur un ton doucereux :

– Ce sont les ordres, il faut s'y conformer. Prenez donc garde où vous mettez les pieds.

Witherspoon s'éloigne en haussant les épaules, puis il se ravise et lâche, une lueur d'amusement dans le regard :

– A propos! Le fils Lansford ne va sans doute pas tarder à se montrer.

Wah fait la grimace. Il a un souvenir épouvantable de ce marginal toujours prêt à faire les quatre cents coups, un irresponsable, digne fils de son père, un don Quichotte sans le mythe ni le côté attendrissant. Quel soupir de soulagement a-t-on poussé lorsqu'il

a quitté la colonie sept ans plus tôt, non sans l'avoir mise sens dessus dessous.

Cette année-là, une vingtaine de boat-people vietnamiens, en majorité des femmes et des enfants, avaient été refoulés par la Royal Navy, hors des eaux territoriales britanniques. Jonathan Lansford était allé chercher ces indésirables et les avait ramenés. De quoi se mêlait-il ? Il avait osé tenir tête aux autorités et à la police qui voulaient les réembarquer de force. Il les avait même hébergés dans la villa paternelle de l'île de Cheung Chau, dès lors transformée en camp retranché.

La presse internationale était accourue et avait fustigé le gouvernement et le peuple de Hongkong pour leur odieuse inhumanité. Devant les caméras de télévision du monde entier, Lansford n'avait cédé qu'après un assaut en règle des forces de l'ordre. L'affaire s'était achevée en tragédie. Jetés sur un rafiot et refoulés hors des eaux territoriales, les Vietnamiens s'étaient suicidés en mettant le feu à leur embarcation sous les yeux d'un escorteur de la marine.

Wah se rappelle d'autant mieux l'événement qu'il avait subi en l'occurrence un échec personnel. Chargé de négocier avec le forcené, il avait pris l'initiative malheureuse de lui tendre un piège pour le capturer. Gardé en otage par la troupe des femmes et des enfants vietnamiens, tourné en ridicule par la presse, il avait dû s'éclipser quelque temps dans les profondeurs des bureaux pour se faire oublier.

– Vous savez où il réside en ce moment ? demande-t-il, avec l'espoir d'apprendre que l'énergumène s'est perdu en Amazonie ou noyé dans l'Atlantique.

– Il dirige en principe l'agence de la Lansford Company à Singapour. Mais d'après des rumeurs, on l'y voit rarement. La plupart du temps, il navigue entre la Malaisie et la Nouvelle-Guinée.

– Trafic, contrebande ?

– Je n'en sais rien. Avec lui, tout est possible.

La voix de l'hôtesse annonce l'atterrissage prochain sur l'aérodrome de Kai Tak.

La cabine est plongée dans l'obscurité et nul reflet ne trouble la transparence des vitres. Comme de coutume, le commandant tient à offrir à ses passagers le spectacle de la cité étincelant de tous ses feux, et à les faire frémir en frôlant des ailes les façades d'immeubles aux gigantesques enseignes lumineuses.

Jonathan colle son œil au hublot. La magie du Havre aux Parfums est toujours aussi saisissante : quelle autre ville au monde est-elle capable de provoquer, au premier regard, un sentiment de liberté aussi intense, une telle promesse de plaisirs ? S'il n'avait le cœur en deuil, Jonathan s'abandonnerait à l'émotion de revoir les lieux où il a passé une bonne partie de ses trente-cinq ans.

Nul mieux que lui n'en connaissait le moindre recoin. Malgré la tragédie des boat-people qui avait provoqué son départ, malgré tout ce qui pouvait lui déplaire dans cette société de frime et de fric, il n'a pas cessé d'en garder une lancinante nostalgie. Singapour, son nouveau port d'attache, est trop propre, trop ordonnée, trop conformiste pour ne pas lui faire regretter le désordre et les délicieuses turpitudes de Hongkong. Il en était réduit à chercher l'évasion en sillonnant les mers du Sud sur un vieux bungi de pirate malais.

– Pas mal, le paysage! s'écrie son voisin, un Américain volubile. Je n'ai jamais vu autant de lumières. Que signifient donc ces énormes caractères rouges qu'on voit se répéter sur toutes les façades?

– Lolly, Nosh and Sex.

– A part sex, que je comprends, qu'est-ce que ça veut dire?

– Fric, bouffe et baise, répond Jonathan. C'est la devise de Hongkong. Je suppose que vous venez pour ça. Sinon, inutile de débarquer, vous ne verriez qu'un asile de dingues.

Le visage de l'Américain, un gros rougeaud aux oreilles décollées, s'épanouit d'un sourire entendu.

– Amusant, mais en vrai?

– Eh bien ça veut dire « Kung hey fat choï », le vœu de prospérité pour l'année nouvelle qui commence demain.

L'Américain acquiesce.

– Le souhait doit être plus sincère que jamais.

– Pourquoi?

– A cause du transfert, voyons! Mais je suis bien tranquille. Pékin ne se risquera pas à tuer la poule aux œufs d'or.

– Il y a de tout à Pékin, des filous autant que des imbéciles.

– Ne sont-ils pas devenus capitalistes et technocrates, ces bons petits-fils de Mao?

– Peu importe. Ce ne sera pas la Chine qui absorbera Hongkong, mais le contraire : Hongkong bouffera la Chine comme Saigon a bouffé le Nord Viêt-nam.

– Vous croyez?

Jonathan détourne la tête pour couper court au dialogue. Ce mangeur d'ice-cream l'agace avec ses questions. En outre, il soupçonne en lui l'un de ces charognards qu'attire l'odeur de la spéculation et des plaisirs malsains propres aux fins d'époque, une engeance qui lui inspire une profonde répulsion. Et puis, l'image de son père est trop présente à son esprit pour qu'il prête l'oreille à ces élucubrations vaines et mille fois entendues sur les intentions des dirigeants chinois.

Le choc a été rude lorsque le fidèle Conrad Yip lui a téléphoné la nouvelle. Il ne s'en est d'ailleurs pas encore remis.

Un profond attachement liait le vieux bourlingueur et son fils, malgré quelques frictions et une certaine incompréhension

mutuelle. La brutalité de la mort a balayé ces miasmes, et Jonathan reste avec le regret des occasions manquées d'un dialogue qui aurait pu résoudre les malentendus.

Il ignorait presque tout du passé et de la façon de vivre de son père. Aussi, malgré son impatience à connaître les circonstances et les détails de l'assassinat, il n'est pas sans appréhender les découvertes qu'il pourrait faire.

Un tonnerre d'applaudissements le tire brusquement de ses pensées. Les passagers acclament le pilote pour son atterrissage en douceur. Incorrigible, l'Américain reprend son discours.

– On se croirait au cirque...

– Les Chinois aiment le spectacle.

– Et le jeu! Ils n'ont pas arrêté de taper le carton, de bouger et de gueuler pendant tout le voyage! Bon Dieu, ils sont pires que les Napolitains.

– Les Cantonais ont besoin de jeu et de bruit, comme les Américains de psychanalyse et les Français de fromage. Si on en a peur, mieux vaut aller en Suisse.

Jonathan pourrait ajouter qu'il ne faut pas non plus craindre les odeurs, les lumières, la bousculade ou la foule. Dès que l'avion s'immobilise, c'est en effet la ruée vers la sortie et les guichets de l'immigration, comme si on venait d'annoncer que l'appareil allait exploser.

L'aéroport est bondé. Le nouveau, sur l'île de Lantau, n'est pas encore achevé et Kai Tak est en permanence embouteillé. Outre les touristes étrangers attirés par ce dernier Nouveau Printemps avant le transfert, les Chinois d'outre-mer déferlent comme chaque année pour passer les fêtes avec leurs familles. Chargés de valises et de paquets, ils s'insèrent néanmoins avec docilité dans les longues files d'attente. Le faciès impavide et la raideur très britannique des policiers, le respect d'une ligne jaune tracée sur le sol à ne franchir que chacun son tour, bref toute cette discipline à l'anglaise qui explose ensuite dans l'irrépressible désordre chinois, c'est bien encore et toujours Hongkong dans sa dualité cocasse que Jonathan retrouve comme s'il ne l'avait quitté que la veille.

– Bon séjour! J'espère qu'on se reverra, lance l'Américain avant de s'intégrer à un groupe de touristes.

Jonathan répond d'un signe en se laissant emporter par le flot humain vers le corridor menant aux taxis et aux bus. Sa haute taille lui permet d'apercevoir Conrad Yip au milieu des garçons d'hôtel et des agents de tourisme brandissant leurs pancartes de reconnaissance.

Long et maigre, les cheveux luisants et le regard animé d'arrière-pensées bien contenues derrière de larges lunettes, l'adjoint de Harry Lansford est venu accompagné d'une escouade d'employés, compassés dans leurs costumes sombres de circonstance.

Jonathan les reconnaît presque tous. En serrant les mains, il lit dans les regards une émotion sincère et une inquiétude à peine dissimulée. Mais il ne trouve aucun mot pour y répondre. Que pourrait-il d'ailleurs prononcer de rassurant sur l'avenir de la Compagnie et sur celui de Hongkong qui ne soit vaine parole de réconfort ? Il se borne à les remercier de leur présence et à leur exprimer les vœux traditionnels de nouvel an.

– Louis n'est pas là ? s'étonne-t-il en voyant Conrad s'installer au volant de la limousine de la Compagnie.

– Il a disparu le jour où...

– Le jour où mon père a été tué, complète Jonathan devant l'hésitation pudique de Conrad.

Chauffeur au service des Lansford depuis une trentaine d'années, Louis était un modèle de fidélité et de conscience professionnelle. Jonathan se refuse à imaginer qu'il ait pu être complice des assassins.

– Témoin gênant sans doute. On ne le reverra pas vivant.

Conrad s'abstient de tout commentaire. Après avoir travaillé quelque vingt ans avec un patron aussi fantasque que Harry Lansford, il sait tenir sa langue. Il est d'ailleurs trop absorbé par la conduite pour distraire sa pensée des trajectoires et des espaces qu'il négocie avec lenteur. Il se raidit pourtant lorsque Jonathan lui pose la question qu'il redoute : « Comment ça s'est passé ? » et répond d'un ton contraint :

– Je n'en sais rien. La police m'a dit seulement qu'on avait découvert le pauvre patron sur le Pic, Lugard Road je crois. Peut-être vous renseignera-t-elle mieux.

Jonathan sourit.

– Toujours aussi circonspect, hein, mon vieux Conrad ! Vous devez bien avoir une petite idée sur la question.

– Sincèrement, aucune.

– Et qui mène l'enquête ?

– L'inspecteur-chef Witherspoon. Il est déjà venu au bureau nous interroger. Mais il paraît que le Commissioner Wah s'en occupe aussi.

Samuel Wah ? Il est Commissioner, maintenant ? Avec lui, on n'est pas sorti de l'auberge... Et où est le corps ?

– A la morgue. Il est peut-être un peu tard pour une visite. Nous irons demain, si vous voulez...

Jonathan approuve.

– Je vous conduis au Sheraton ? propose Conrad. J'y ai retenu une chambre.

– Je préférerais l'appartement de mon père. Il est inoccupé, j'espère.

– Évidemment. Mais...

– Mais quoi ?

– Vous savez que c'est à Mongkok...

– Où est le problème ?

Conrad se garde d'insister. Il n'a pas l'habitude de contrarier le patron, et Jonathan en a désormais la qualité. Il le conduit donc à Mongkok, un quartier populaire de Kowloon, au cinquième étage d'un immeuble peu reluisant de Nelson Street. Il n'est pas de bon ton pour un Européen, de surcroît directeur général d'une compagnie de navigation, aussi modeste soit-elle, d'habiter au milieu d'humbles Chinois. Sur le point de disparaître, la colonie n'abandonne rien de son esprit traditionnel en ce qui concerne la hiérarchie sociale et raciale. Il fallait un Harry Lansford, avec sa manie de la contradiction, pour le narguer ainsi.

Du vivant de sa femme, la bonne Amélie, fille d'un Français de Shanghai, Harry s'était soumis au conformisme exigeant de la société expatriée. Le couple avait vécu longtemps dans une villa de Robinson Road, au cœur d'un secteur parfaitement décent de l'île de Victoria. Mais pour fuir le centre devenu étouffant, il avait transporté leurs pénates à Cheung Chau, une île de pêcheurs située à une heure de traversée de Hongkong et peu à peu muée en banlieue de villégiature pour Hongkongais lassés du bruit, de l'encombrement et de la pollution. Une fois veuf, il avait choisi de revenir en ville, non dans les eaux tamisées des quartiers huppés, mais dans celles, plutôt troubles et combien plus vivantes de Mongkok.

A la vue de l'immeuble, Jonathan ne peut s'empêcher de sourire. Son père avait tout de même le goût saugrenu. L'entrée est sombre comme un tunnel, il y flotte des odeurs de soja, de poisson sec et d'urine. Conrad grimace de dégoût.

– Cet endroit n'était pas bien pour un homme tel que Mr Harry. Je lui avais trouvé quelque chose de correct non loin d'ici. Il n'a rien voulu savoir.

La cabine d'ascenseur aux parois couvertes de graffiti fait un bruit de casserole.

– Aujourd'hui on a de la chance, ça marche ! s'écrie Conrad, soulagé de pouvoir atteindre le cinquième étage sans encombre.

Sur le palier, les deux hommes sont assaillis par toutes sortes de sons échappés des portes closes : roucoulades suraiguës d'une chanteuse cantonaise, crépitement d'une perceuse, vociférations d'une mégère, hurlements d'enfant, éructations de vieillards. Arrivés au fond du couloir, Conrad sort une clé de sa poche et s'apprête à l'introduire dans la serrure quand il s'immobilise brusquement.

– C'est déjà ouvert, murmure-t-il, pâle de peur.

Jonathan l'écarte et d'un coup de pied pousse le battant qui révèle un décor de dévastation. Un typhon n'aurait pas causé plus de dégâts.

Suivi par Conrad, Jonathan fait le tour des cinq pièces en marchant sur les débris. Tout est sens dessus dessous. Les objets de

porcelaine ou de céramique ont été brisés et des statuettes de bois décapitées. On a même lacéré les peintures chinoises de papier ou de soie suspendues au mur. A l'emplacement de l'une d'elles, arrachée, un petit coffre encastré dans le mur est béant.

– Ils ont réussi à le fracturer, constate Conrad.

– Que pouvait-il y avoir dedans? interroge Jonathan en remarquant que tous les tiroirs d'une table de travail ont été vidés de leur contenu et que les étagères ont été débarrassées de ce qu'elles portaient.

– Des papiers, des photos. Votre père aimait beaucoup la photographie.

– C'est vrai. Ma mère en avait collectionné de toutes sortes, et elle prenait grand soin à les réunir en albums.

– Je les ai vus. Votre père les groupait là, dans ce bahut défoncé. Il y en avait aussi dans des boîtes en carton.

– Pourquoi les avoir emportés?

Conrad commence à donner des signes de nervosité.

– Et maintenant, que faisons-nous? On avertit la police?

– Pas tout de suite. On en reparlera demain.

– Vous croyez que c'est prudent?

– Plus personne ne viendra ici, maintenant. A quoi servirait la police? Refermez la porte et allons-nous-en.

En sortant de l'appartement, Jonathan aperçoit un voisin en pyjama qui l'observe par l'entrebâillement de sa porte.

– Vous avez vu les gens qui sont venus ici? lui lance-t-il en cantonais.

L'homme secoue frénétiquement la tête.

– Vous avez bien entendu quelque chose!

L'homme s'enferme aussitôt à double tour.

– C'est toujours comme ça en pareil cas. Personne ne voit ni n'entend jamais rien, déclare Conrad en s'engouffrant précipitamment dans la cabine d'ascenseur.

Devant l'entrée de l'immeuble, une dizaine de gosses jouent sur le trottoir. Jonathan les réunit autour de lui en leur promettant à chacun dix dollars s'ils lui racontent ce qui s'est passé au cinquième étage. Un éclat de rire lui répond et la bande se disperse en courant.

– Inutile de perdre votre temps, dit Conrad en montant en voiture. Je vous emmène au Sheraton?

– Allons d'abord au siège de la Compagnie. Le typhon y a peut-être également sévi.

– J'en doute. Il y a un gardien, des vigiles armés. Et la police n'est pas loin.

– Je veux quand même y jeter un coup d'œil.

La nuit est tombée. Kowloon, scintillante de lumières multicolores, est plus animée que jamais en cette veille de fête. Les rues sont grouillantes et la circulation intense. Aussi leur faut-il

une vingtaine de minutes pour accomplir le trajet pourtant bref de Nelson Street à Jordan Road, où siège la Lansford Shipping and Trading Company.

– Rien à signaler, affirme mollement le gardien, un gros homme qui ne cache pas sa grogne de passer la nuit du nouvel an en service.

Les bureaux occupent au troisième étage une vaste surface, quadrillée par des panneaux de verre qui la subdivisent en des dizaines de cellules toutes semblables. Ainsi désertés, avec les alignements réguliers de machines aux écrans éteints, et sous une lumière blafarde qui tombe du plafond, il s'en dégage une atmosphère lugubre rappelant à Jonathan pourquoi il avait préféré partir naviguer librement dans les mers du Sud.

Un autre souvenir surgit, celui du jour où, encore enfant, il avait surpris son père faisant l'amour avec une autre femme que sa mère, dans une petite pièce attenante à son bureau. Il en avait été profondément choqué, et avait difficilement vécu le mensonge dont il était devenu le complice. Il avait fallu beaucoup de temps et l'apparente indifférence de sa mère pour qu'il s'habitue aux frasques paternelles.

Par curiosité, il pénètre dans la « garçonnière ». Elle est devenue une sorte de débarras où sont entassés cartons de dossiers et objets inutilisés.

– Et question femmes, comment s'arrangeait-il ? demande-t-il à Conrad qui a un petit rire de fausse pudeur.

– Le patron était devenu plus calme. Quelques jolies fleurs ont défilé, vite fanées. Votre père n'était plus très jeune. A mon humble avis, ce n'est pas de ce côté qu'il faut chercher... si c'est à cela que vous pensez.

– Et du côté du jeu ?

– Le poker, c'était comme toujours, il y avait des hauts et des bas.

– Les derniers temps, c'était haut ou bas ?

Conrad hésite.

– Plutôt bas, mais rien de dramatique. Je n'ai pas eu à intervenir... Alors, je vous conduis au Sheraton, maintenant ? Ou bien voulez-vous dîner tout de suite, au Siam Bird Nest par exemple ? Je sais que vous aimiez beaucoup les nids d'hirondelle.

– Merci, Conrad, mais je n'ai pas faim. Conduisez-moi plutôt à l'hôtel ; pas au Sheraton, au Regent.

– Il sera difficile d'obtenir une chambre.

– Essayons tout de même.

Il y avait une chambre libre au Regent, un client qui avait manqué son avion à Jakarta.

Par la fenêtre ouverte, le souffle de la mer et de la nuit caresse

délicieusement le visage de Jonathan. Ce qui lui plaît dans cet hôtel édifié au bord de l'eau, c'est l'impression qu'on y éprouve d'être sur un paquebot en escale, avec le sentiment à la fois excitant et fragile, si particulier à Hongkong, de l'éphémère.

Le spectacle qui se déploie sous ses yeux est un autre plaisir, surtout en ce soir de fête. Dans des relents de mazout et d'air salin, et un bourdonnement indistinct auquel se mêle le clapotis des vagues, une multitude de bateaux sillonnent le port en tous sens. Jonques, ferries, paquebots, destroyers, remorqueurs ou yachts entrecroisent joyeusement leurs festons de lumières.

Sur l'autre rive, District Central, l'ancienne cité de Victoria, cœur de la colonie, se dresse avec orgueil et majesté. Au milieu de la floraison de gratte-ciel illuminés comme des arbres de Noël, le fuselage de verre de la Banque de Chine va se perdre dans la brume en exhibant un gigantesque « 1997 » au néon rouge et or.

Pourtant, s'il est inégalable en beauté et en élégance avec ses trois modules triangulaires pointant vers l'espace, son altitude à trois cent treize mètres est depuis peu dépassée par un immeuble érigé à quelque distance de là, au-dessus de Wan Chaï. Face au futurisme conquérant du chef-d'œuvre de Ioh Ming Pei, la Galaxy Tower culmine à trois cent vingt mètres, affirmant la pérennité d'une Hongkong capitaliste et libérale sûre de sa puissance.

– La tour d'orgueil du vieux Song, murmure Jonathan qui n'en avait vu que des photos de magazine.

Indifférent, voire méprisant à l'égard de ces manifestations de vanité, il n'y prêterait guère d'intérêt si l'homme qui a fait construire la Galaxy Tower n'était ce tycoon Song, compagnon de Harry Lansford aux temps difficiles où, obscurs immigrants débarqués de Shanghai, ils étaient aussi démunis qu'ardents.

Et si c'était dans cette direction que se trouvait la clé du meurtre ?

Cette interrogation réveille un tel flot de réminiscences qu'il ne peut résister à l'envie de s'immerger dans la ville et d'y rechercher les chemins et les sensations du passé.

A cette heure-là, aux approches de minuit, les rues de Kowloon et de son quartier touristique de Tsim Sha Tsui sont envahies par une marée humaine qui y déambule dans une orgie de couleurs, de bruits et de lumières. « Kung hey fat choï », le vœu de prospérité, s'étale et scintille partout, en idéogrammes de tous formats ou en caractères latins, en or sur fond rouge ou en rouge sur fond or, en gigantesques panneaux lumineux ou en gerbes de feux d'artifice.

Sans doute les Chinois aiment-ils traditionnellement la clarté rayonnante, symbole de succès et de bonheur, mais cette exubérance a une autre justification : la nécessité impérative d'affirmer avec éclat son existence dans un espace étroit et aléatoire où la

moindre parcelle doit être conquise. En outre, la frénésie lumineuse n'est-elle pas en cette année cruciale une sorte d'opération autosuggestive, voire un chantage sur les génies et le Destin pour les incliner à la bienveillance ?

Autrefois, Jonathan se plaisait à arpenter ces rues comme un chat son territoire. Ce sentiment était sans rapport avec celui d'un fils d'Albion foulant plein d'orgueil ou de satisfaction la terre d'une colonie de la Couronne, fût-elle dénommée « Territoire » pour satisfaire la bonne conscience d'un Occident marqué d'infamie impérialiste. Il n'a jamais eu le même sens national de la propriété, en l'occurrence bien désuet, que les « expatriés », ces bons serviteurs du Royaume qui y restent attachés plus ou moins ouvertement.

Il se sentait simplement chez lui ici, par cette sorte d'appropriation morale et sentimentale que lui avait donnée la découverte et la connaissance de la ville. Dès l'adolescence, en effet, il s'était mis en tête de l'explorer. Il l'avait non seulement parcourue de l'extrémité méridionale de Bluff Head à la rivière Sham Chun marquant au nord la frontière avec la province de Guangdong, mais il pouvait se targuer de connaître au moins la moitié des deux cent trente-six îles qui composent l'ensemble de la colonie.

Surtout, nulle part ailleurs qu'en ce pays qui n'en est pas un, rocher stérile érigé en temple de l'argent, havre insulaire converti en lieu de passage, terre empruntée vouée au provisoire, il ne pouvait éprouver aussi intensément l'impression d'être disponible et libre de destin.

Mais il y avait une contrepartie, qui était presque un paradoxe. Il s'y sentait également dans la peau d'un étranger.

Certes, il avait été souvent agacé par ces Cantonais braillards, goinfres, acharnés à arracher les moindres fruits de l'existence comme s'ils allaient en être privés l'instant d'après. Mais plus qu'aucun autre de ses compatriotes, il a toujours été à l'aise avec eux. Il parlait couramment leur langue depuis son enfance, et appréciait leur tolérance, leur esprit vif, souple et ouvert à la discussion. Or, c'étaient ces gens-là qui le mettaient dans le même sac que les autres Occidentaux de passage en l'appelant gwaïlo, diable étranger.

Peut-être ne s'agissait-il pas de leur part d'un vrai rejet. Nombreux sont ceux qui le considéraient comme un ami et à l'occasion le lui démontraient. Leur attitude relevait plutôt d'un complexe psychologique difficile à analyser avec précision. On pouvait y déceler les traces d'opinions anciennes plus ou moins vivaces, résidus du mépris chinois à l'égard des « barbares » et d'une méfiance héritée de l'époque coloniale. A cela s'ajoutait la persistance d'une xénophobie foncière que Jonathan interprétait comme la manifestation d'une indifférence naturelle à tout ce qui est étranger, limitée par un instinct aigu des intérêts matériels.

Pour l'heure, aux yeux de Jonathan, rien de cela ne semble avoir changé. Il a même l'impression de n'être parti que pour une brève parenthèse. Ses pas le guident d'ailleurs le long d'un itinéraire qu'il a l'habitude d'emprunter. Ainsi s'embarque-t-il sur le bon vieux *Star Ferry,* impérissable navette de rafiots surannés verts et blancs qui permet au piéton de franchir le port à moindre frais.

Ce soir, les banquettes du pont supérieur, alignées comme au temple et à dossier réversible selon le sens de la traversée, sont occupées par des touristes japonais et européens, des familles endimanchées, des scouts à foulards verts, des jeunes gens bardés de walkman. C'est le côté bon enfant de la cité, celui qui fait oublier dans la douceur de la brise de mer son caractère pressant et ses ombres douteuses.

En débarquant dans District Central, hypertrophié par le gigantisme des constructions, Jonathan est submergé par une bouffée de nostalgie, qui le pousse vers la villa de Robinson Road où s'est écoulée son adolescence.

Quand il y parvient, il est frappé par l'obscurité et l'air de désolation qui y règne. Une pancarte, « for sale », est accrochée au portail de fer forgé. Le propriétaire a dû décider de quitter le pays avant l'échéance de juin. Devant ce passé qui s'éteint et cet avenir qui s'impose déjà, l'image lancinante du père assassiné fait alors naître en Jonathan des sentiments de répulsion et de rancune. Au-delà des écrans de lumière ostentatoires, il ne peut s'empêcher de percevoir les arcanes ténébreuses de la ville où Harry Lansford se complaisait, et par lesquelles peut-être il a rencontré la mort.

Plus ou moins consciemment, il se dirige vers un lieu où, tout enfant, il a entrevu le monde insolite qu'aimait à fréquenter son père : le temple Man Mo, l'un des plus anciens de l'île, au cœur même de District Central. Sa première visite lui a laissé le souvenir d'une incursion dans certain espace mystérieux où la frontière est indécise entre l'obscur et le clair, entre le réel et l'imaginaire.

Ce soir, le vénérable édifice est envahi par l'affluence habituelle des veillées de nouvel an. Bâti avant même l'arrivée des envahisseurs gwaïlos et celle de la plupart des habitants chinois actuels, il se dresse, modeste et digne dans sa vêture de pierres grises et sous sa toiture de céramique bleu-vert, affirmant la permanence de l'âme des lieux face à l'assaut des immeubles modernes qui le menacent d'étouffement.

Jonathan se fraye un chemin dans la foule qui entre et sort d'un mouvement continu.

Son père l'y avait amené, alors qu'il était âgé d'une dizaine d'années. Aux abords du temple, il y avait seulement une poignée de mendiants, surtout des vieilles femmes assez agressives. A l'intérieur, plongé dans une pénombre traversée de lourdes sen-

teurs que dispensaient de larges spirales d'encens accrochées au plafond, quelques ombres ferventes glissaient à pas feutrés entre les divinités bariolées avant de se prosterner ou de faire des offrandes. Jonathan avait eu l'impression de traverser un miroir, comme dans l'un de ces contes bizarres que Ah San, sa nourrice cantonaise, avait l'habitude de lui chuchoter pour l'endormir. Car un homme étrange avait brusquement surgi des profondeurs de l'édifice et s'était avancé vers Harry. Il était chinois, vêtu d'une vareuse au col mandarin et d'un pantalon large, tous deux noirs. Par l'une de ces mythifications qu'opère si bien la mémoire, Jonathan a surtout retenu l'image presque irréelle d'un visage de bronze aux pommettes très saillantes et de petits yeux froids qui donnaient la chair de poule. Le garçon s'était collé à son père, n'entendant du dialogue que des mots incompréhensibles. Le pire avait été de sentir la main paternelle moite et tremblante. Était-il possible que celui dont il croyait la force et le courage sans limites, fût également vulnérable à la crainte ? C'était à se demander si tout cela ne relevait pas de la seule imagination.

Il y avait eu une autre visite, quelques années plus tard. Jonathan devait avoir une quinzaine d'années. Cette fois Harry lui avait ordonné de rester dans la cour et avait pénétré seul à l'intérieur du temple. Les vieilles mendiantes s'étaient ruées sur le jeune homme et lui avaient tiré les manches. Comme il n'avait pas d'argent sur lui, elles s'étaient mises à l'invectiver, jusqu'à ce que Harry revienne au bout d'un temps assez long, le teint pâle, le regard soucieux, mais le geste généreux propre à calmer les harpies.

Deux jours après cette visite, Harry et Amélie Lansford échappaient par miracle à la mort. Ils venaient à peine de quitter la jonque sur laquelle ils organisaient des réceptions et passaient leurs week-ends que celle-ci explosait. Jonathan n'avait pu s'empêcher d'établir un rapport entre cet incident bizarre et la visite au temple. Quand il s'en était ouvert à son père, celui-ci avait ricané et répondu d'un ton trop faussement amusé pour être honnête :

– Qu'est-ce que tu vas chercher, fils ? Tu es trop imaginatif !

Quoi qu'il en soit, Amélie allait mourir quelque temps plus tard dans un accident de voiture dont on n'avait jamais élucidé les causes, ni déterminé les responsabilités.

Jonathan perçut néanmoins très tôt l'existence d'un domaine secret que son père se réservait jalousement et auquel lui-même, le fils, ne pouvait avoir accès. « Et pourquoi ne serait-ce pas dans ce temple Man Mo qu'il découvrirait l'explication du meurtre ? » se dit-il.

Il sent soudain une griffe lui accrocher le bras. Le contact le fait frémir. Il se retourne et se trouve face à une vieille femme rabougrie au faciès parcheminé et à l'expression pathétique.

Comme les mendiantes d'autrefois, elle exige une aumône plus qu'elle ne la sollicite. Il fouille dans sa poche et lâche quelques pièces dont la griffe s'empare avec promptitude.

Le geste est remarqué, car à peine s'est-il avancé dans la cour entre les tables des devins qu'il est harcelé par une poignée de sorcières auxquelles il distribue ce qui lui reste de monnaie.

Une seule d'entre elles, n'ayant rien pu attraper, continue de le poursuivre jusqu'à l'édifice sacré. Elle s'abstient de franchir le seuil mais en croisant son regard morne, Jonathan peut y lire une sorte d'appel qui le trouble.

Sans plus y penser, et repris par ses souvenirs, il est saisi par la fantasmagorie de bruits, d'odeurs et de formes qui anime les lieux en ces jours de dévotion. Une rumeur imprécise y prédomine, où se mêlent le froissement soyeux des habits neufs, le murmure rauque des prières, le cliquetis des baguettes augurales qu'on agite dans les tubes de bambou, et de temps à autre, net mais lugubre, le tintement du gong signalant un don. Le parfum entêtant de l'encens chatouille les narines, parfois traversé de relents d'huile d'embrocation, ou, dans un contraste nauséeux, des effluves insolites d'un Chanel.

Dans le clair-obscur embrumé de vapeur brillent, telles des lucioles, les pointes rougeoyantes des spirales aromatiques et des prunelles anxieuses guettant le verdict des augures, tandis que les fidèles se prosternent en rangs serrés devant les statues polychromes et baroques du génie guerrier Guanggong et de Wen Chang le littéraire, unis sous le même toit.

Jonathan, pourtant athée de conviction et incrédule de nature, n'est pas insensible à cette atmosphère, sans doute parce qu'il n'échappe pas à la lourde sensualité qui s'en dégage.

En sortant, il se heurte à la mendiante aux yeux grisâtres. Cette fois, il s'arrête et la dévisage.

– Tu as quelque chose à me dire ? lui demande-t-il en cantonais.

– Donne-moi de l'argent, ça te portera bonheur.

Il lui tend un billet. Alors elle se rapproche, pour lui souffler d'une voix caverneuse et en dressant trois doigts de la main :

– Prends garde au chiffre 3. Il est mauvais pour toi. Il a déjà fait beaucoup de mal. Il en fera encore. Mais cramponne-toi à un sapin. L'arbre est bon. Il te protégera de la foudre et tu seras épargné...

– Qu'est-ce que tu racontes là, vieille femme ?

– La vérité, étranger, la vérité, répond-elle dans un rire strident.

2

Les yeux de Jonathan sont fixés sur le masque glacé, marbré de mauve. Ils le scrutent, comme pour tenter d'y déceler le secret du drame. Mais les paupières closes, les narines pincées et la bouche serrée ne laissent plus rien échapper de ce qui a été une vie.

Seule est éloquente dans l'horreur la ligne brune qui coupe la tête et la face en leur milieu. Elle n'est ni rectiligne ni nette, et les points de suture lui donnent le dessin d'un fil de fer barbelé. Elle se creuse sur le haut du front, défoncé par l'arme, et se brise en zigzag sur le nez cabossé et sur les os de la mâchoire que les préparateurs ont essayé tant bien que mal de remettre en place.

– C'est atroce, murmure Jonathan en imaginant la violence du coup.

A deux pas derrière lui, le buste raide et le regard vide, l'inspecteur-chef Witherspoon garde le silence. Il est venu de bon matin au Regent, sans doute soucieux de prévenir toute initiative inconsidérée de la part de Jonathan.

– Désolé, Lansford, avait-il dit en présentant ses condoléances. Je l'aimais bien, vous savez...

– Merci. Peut-on le voir ?
– Je vous emmène à la morgue.
Dans la voiture, Jonathan avait demandé où en était l'enquête. Avec un certain embarras, l'inspecteur avait parlé de cinq impacts de balles, répartis dans le thorax, le cou, la tête, la nuque, en se gardant d'évoquer le crâne fendu.
– On a voulu être sûr de ne pas le rater. Mais curieusement, elles ont été tirées d'un Walther TPH, c'est-à-dire une arme d'appoint très petite, ce qu'on appelle chez nous, dans la police, « l'arme de la dernière chance ».
– Qu'en déduisez-vous ?
– Pour le moment, pas grand-chose.
– Et où est-ce que ça s'est passé ?
– On n'en sait rien. Il n'a pas été tué là où on l'a trouvé... Mais dites-moi, W.H. Song n'était-il pas un associé de votre père ?
– Song détient 25 % de la Compagnie Lansford. Pourquoi ?
– Le corps a été déposé devant sa résidence.
Jonathan avait haussé les sourcils.
– Qu'en déduisez-vous ?
– Rien encore... l'enquête ne fait que commencer.
Pendant un moment, Jonathan était resté silencieux, le regard flottant sur les cohortes endimanchées accomplissant en ce premier jour de l'an leurs visites de vœux. Partout retentissaient les crépitements en chaîne des pétards destinés à chasser les démons, et le grondement sourd du tam-tam rythmant la danse bénéfique de la licorne multicolore. Hongkong a beau être devenue un immense corps de béton, d'acier et de verre, parcouru par des veines en forme de réseaux électroniques complexes et sophistiqués, son âme est toujours vouée à la puissance occulte du fengshui, l'énergie combinée du vent et de l'eau qui règle les mouvements de la vie.
– Toutes ces singeries ne font que compliquer notre travail, grommelle Witherspoon en conduisant la voiture à grande vitesse à travers Kowloon.
– Vous devez pourtant y être habitué. Depuis combien de temps êtes-vous ici ?
– Quinze ans. C'est beaucoup... mais c'est la dernière bordée. Je pars bientôt.
A la morgue, lorsque Jonathan a vu la tête fendue en deux de son père, il a serré les poings de rage et s'est retourné vers l'inspecteur pour lui lancer d'un ton furieux :
– Vous ne m'avez rien dit de ça !
– Pardonnez-moi. J'ai été moi-même choqué, a bredouillé Witherspoon.

Jonathan s'est calmé peu à peu et maintenant, devant le corps rigide de Harry, il est figé par la douleur retenue, fasciné par le visage meurtri.

– Allons-nous-en d'ici, dit-il, brusquement incommodé par l'odeur de formol.

Le mouvement l'aide à contenir les larmes qui commencent à humecter ses yeux, car un orgueil assez stupide d'homme hérité de Harry lui interdit ces manifestations.

Dans la confusion où baignent ses réflexions, une image ressort distinctement, celle de la mendiante du temple Man Mo lui tendant trois doigts et lui répétant l'avertissement : « Attention au chiffre 3. Il est mauvais pour toi, il t'a fait du mal, il t'en fera encore. » Et aussi : « Accroche-toi à un sapin, l'arbre est bon. » En chinois, sapin ne se dit-il pas « song » ?

Une fois hors de la morgue, Jonathan se tourne vers Witherspoon.

– Cette façon de... couper la tête en deux, n'est-ce pas une signature ?

– En principe c'est celle des triades. Elle a un sens : le châtiment du traître.

Jonathan fait la grimace. Il sait que ces organisations sont nombreuses. On en compte une cinquantaine, engagées dans toutes les formes d'activités criminelles, du racket et de la prostitution au chantage et au trafic de drogue. Issues des anciennes sociétés secrètes chinoises, elles en ont conservé certaines pratiques de fraternité et de mystère qui les rendent omniprésentes et insaisissables. Aussi efficaces et expérimentés qu'aient pu être les services de Sa Majesté depuis les guerres de l'opium, ils se sont révélés incapables de s'en débarrasser ou même de les tenir en respect.

– Si c'est le cas, constate Jonathan, vous n'êtes pas sortis du labyrinthe.

– On parvient toujours à sortir d'un labyrinthe.

– Toujours ? Même si quelqu'un s'amuse à obstruer un passage ?

– Que voulez-vous dire ?

– Je pense à des gens comme Wah. Est-il vrai qu'il vous chapeaute ?

Witherspoon pâlit et ses mâchoires se crispent. Il réplique avec sécheresse.

– Wah est commissioner. Mais jusqu'à nouvel ordre, c'est moi qui mène l'enquête, et moi seul !

– Ne vous fâchez pas. Je ne vous mets pas en cause. J'ai bien le droit de me méfier, par les temps qui courent.

Witherspoon se ressaisit.

– Nous ferons le nécessaire, Lansford, affirme-t-il sur un ton radouci. Mais il faut être patient. Les éléments sérieux ne sont pas faciles à réunir. Les gens fuient ou se taisent. On ne sait plus sur

qui compter. Et puis, vous connaissez votre père. Il menait une vie compliquée et pour une part assez secrète.

Jonathan ne peut désapprouver. Son père possédait un art incomparable pour cacher certaines de ses activités. C'était même chez lui, au-delà de la nécessité, un jeu et un défi à l'ordre établi. Mais il perçoit derrière les explications en forme d'excuses préalables de Witherspoon une retenue qu'il interprète comme une résignation à l'échec.

– Il faut aller vite, dit-il. Je ne voudrais pas que l'affaire tombe entre les mains des flics de Pékin. Sinon, ne vous étonnez pas si je m'en occupe moi-même.

Le policier bondit comme si on l'avait piqué et réplique avec véhémence :

– Ah non! Ne recommencez pas vos conneries, Lansford! Ne vous fourrez pas dans nos pattes. Je ne l'admettrai pas. Essayez au moins de comprendre que vous n'avez pas les moyens de vous substituer à nous. Vous ne réussiriez qu'à nous faire perdre du temps et à obtenir ce que vous craignez : vous retrouver nez à nez avec les flics de Pékin.

– Nous verrons bien, murmure Jonathan avant de prendre congé, en précisant : Si cela vous intéresse, l'inhumation aura lieu le 10 février, dès que les trois jours fériés seront passés. Au cimetière de Cheung Chau.

Testaments et autres expressions de ladite dernière volonté n'étaient pas le genre de littérature que Harry aimait à pratiquer. Et pour lui, un enterrement n'était qu'un réchauffement formaliste d'une émotion que la mort elle-même devait provoquer. Il n'avait jamais assez de sarcasmes pour les amateurs de rites funéraires ostentatoires, jugés manifestations vaines, hypocrites, indécentes et même perverses. Il valait bien mieux, se plaisait-il à dire avec un sourire narquois, faire un cortège glorieux à un nouveau-né, ne serait-ce que pour exalter la seule chose qui vaille la peine au monde d'être vécue, la vie. « Celui qui s'en va traîne derrière lui un certain nombre de casseroles peu reluisantes. Qu'on accorde au moins à celui qui arrive un préjugé favorable sur sa conduite future. »

Jonathan a donc respecté le vœu paternel. En ce jour maussade de février, la cérémonie d'inhumation du vieux bourlingueur est d'une austérité à laquelle la brume du matin et le bruissement de la mer ajoutent une touche de douce mélancolie. Il n'y a pas eu de service religieux et devant le cercueil noir aux ferrures dorées, le révérend John Yip, frère de Conrad, récite la prière des morts. Puis dans un silence que troublent les cris des mouettes, le cercueil est descendu dans la fosse.

Aussi poignant que puisse être l'instant, Jonathan ressent une

émotion moins forte devant cette deuxième mort physique qu'est l'inhumation. Mais pour lui, ce n'est pas une simple fin qu'il oubliera sitôt achevée la cérémonie. Le crime absolu appelle réparation et vengeance. C'est dans sa détermination à obtenir l'une et à exercer l'autre que Harry continue de vivre en lui. Pour l'heure, il lui faut subir les condoléances avec leurs tartuferies. Le défilé des quelque cinq cents personnes de l'assistance lui serait insupportable s'il s'efforçait de découvrir sur chaque visage un témoignage ou un reflet de l'existence paternelle.

Il constate en tout cas que les Occidentaux sont peu nombreux. L'establishment européen n'appréciait guère le turbulent Harry. Jonathan reconnaît d'anciens compagnons, miraculeux rescapés de brouilles intermittentes avec un homme coléreux et versatile. Mais où sont les amis? De tous ceux, et il y en avait beaucoup, qui se recommandaient de l'amitié du bourlingueur, combien en étaient de vrais? Jonathan se souvient des reproches fréquents de sa mère à propos de personnages qui surgissaient dans leur existence à la suite d'un voyage, d'une affaire, d'une partie de poker, d'une rencontre dans un bar, ou d'on ne sait quelle occasion plus ou moins saugrenue. La plupart de ces gens-là étaient de pâles météores. Ils tiraient bénéfice de la générosité un peu désordonnée de Harry pendant un temps. Puis ils disparaissaient comme ils étaient venus, emportés par une disgrâce dont il était vain de chercher la raison.

Quoi qu'il en soit, y en a-t-il parmi eux qui détiennent au moins une parcelle de vérité? Rien n'est moins sûr et rien ne dit qu'en l'occurrence ils en livreraient le secret.

Les employés de la Lansford sont menés par un Conrad Yip, ordonnateur attentif et pointilleux, puis vient la foule de ceux qui appartiennent au monde maritime, navigants ou non d'autres compagnies. Ils ont travaillé avec Harry ou l'ont accompagné dans ses innombrables pérégrinations. Suivent les pêcheurs de l'île de Cheung Chau, modestement groupés en queue de peloton. Eux sont venus par fidélité à la mémoire de celui qu'ils ont vu débarquer dans les années cinquante, jeune exilé sans doute un peu fou et prodigue.

Jonathan a beau les interroger du regard, l'échange est trop bref pour qu'il puisse déceler autre chose qu'une expression conventionnelle ou le voile d'une pensée dissimulée. Sa déception se confirme au fur et à mesure que se poursuit le défilé, et lorsque Witherspoon, fermant la marche, lui glisse à l'oreille en guise de consolation : « Il y a du monde. Votre père jouissait d'une grande estime », il répond d'un ton sec :

– Moi, j'ai surtout remarqué les absents.

L'inspecteur-chef ne semble pas l'avoir entendu; il le salue et va rejoindre la foule qui se dirige vers la sortie du cimetière, une marée de dos qui s'éloignent, donnant l'impression d'une débâcle générale.

Jonathan se sentirait très seul sans la présence d'Arthur O'Bannion.

– J'aurais préféré te revoir en d'autres circonstances, déclare l'Irlandais en lui donnant une bourrade fraternelle.

La voix sereine, le sourire jovial et la densité corporelle d'O'Bannion ont le même pouvoir de réconfort qu'à l'époque où il était son fidèle compagnon de beuveries et le complice d'aventures juvéniles plus ou moins avouables.

– Tu n'as pas changé, lui dit Jonathan. Tout juste vingt kilos de trop, quoi!

O'Bannion sourit à peine. Il sait bien qu'il a changé. Son visage autrefois poupin est maintenant enfoui sous des poches de volumes divers. Sa calvitie s'est étendue, ne lui laissant que trois touffes de poils roux sur le crâne. Son corps, boursouflé, a doublé de volume en quelques années, si bien qu'à trente-huit ans Arthur O'Bannion, célibataire, fondé de pouvoir inamovible de la Hongkong and Shanghai Banking Corporation, plus ordinairement dénommée Hongkong Bank, paraît facilement dix ans de plus.

Comment s'en étonner? Il ingurgite à longueur de journée et avec une stupéfiante résistance toutes sortes d'alcools. Autrefois, il débutait le matin par la bière, et après la pause qu'imposaient les heures de travail, il reprenait avec le whisky en fin d'après-midi jusqu'au soir, pour terminer avec le gin jusqu'au coucher. Le rite était quasiment immuable. On pouvait en suivre les effets à son élocution qui évoluait d'une relative clarté vers une sorte de broyage de noix avant de s'achever en un borborygme continu.

– On rentre à Hongkong ensemble? demande-t-il d'une voix déjà humide. Je dois être à mon bureau avant 13 heures.

– Non. J'ai encore quelque chose à faire ici. Tu te souviens de Seagull Nest...

– La villa de ton père à Morning Beach? Je croyais qu'il l'avait vendue.

– Il y tenait beaucoup trop. C'était pour lui un refuge, un lieu sacré, une sorte de sanctuaire. Qu'est-ce qui te fait croire qu'il l'a vendue?

O'Bannion a l'air embarrassé.

– Oh! rien de précis... et ce n'est pas le moment d'en discuter.

– Mais si, parle!

– L'année dernière, il a eu de gros ennuis d'argent. Tu le sais bien, ça lui arrivait assez souvent. A la banque, son passif était important. Il est vrai que ça s'est arrangé ensuite.

– Classique. Un coup heureux au poker après une débâcle à Macao.

– Qu'est-ce que tu veux fabriquer à la villa? Tu n'as pas l'intention de t'y installer au moins?

– Je vais y faire un tour. On m'a dit que mon père n'y a plus mis les pieds depuis une éternité, et personne n'a encore osé y aller depuis que l'appartement de Mongkok a été fouillé.

– Alors, rendez-vous ce soir au 3 B. On a beaucoup de choses à se raconter.
– Le Big Band Bar! ça existe encore?
– Si Hongkong sombre, le 3 B survivra, tu peux en être sûr!
– J'y serai, dit Jonathan.

Seagull Nest, le Nid du Goéland, se trouve au sud-est de Cheung Chau. L'île a une configuration bizarre. On dirait une sorte de larve étranglée en son milieu où est concentrée l'agglomération. Au nord, la tête ressemble à celle d'un chiot à la gueule ouverte. Au sud, la partie inférieure s'étire à la façon d'une chenille. Du cimetière, situé au sud-ouest, il faut environ une demi-heure de marche par Peak Road, le chemin principal de l'île, pour se rendre à la villa qui se dresse sur un promontoire dominant la rive rocailleuse de Morning Beach.

Lorsque Jonathan ouvre le portail de fer, si rouillé qu'il a dû le pousser violemment, il a un pincement au cœur. Le jardin n'existe plus. Une prolifération anarchique d'herbes folles a submergé les allées, la pelouse et les massifs de camélias et de gelsémiums qui en étaient jadis la parure multicolore. Seuls ont résisté à l'invasion sauvage, tels les mâts épargnés d'un navire en perdition, un magnifique longanum au tronc noueux et au feuillage dense, et un saman des Indes occidentales à la grâce nonchalante. La vasque de céramique, d'où jaillissaient des jets d'eau, n'est plus qu'un vestige d'ornement dérisoire enfoui sous un amas de feuillages au fond duquel croupit une flaque visqueuse.

Quant à la maison, ses murs tachés de vert-de-gris et ses fenêtres closes brûlées par le soleil et l'air salin lui confèrent un aspect de désolation tel qu'il ne subsiste plus guère du charme mélancolique propre aux résidences coloniales de l'époque victorienne.

Harry avait voulu une copie en réduction des édifices de style dit « indo-saracénique », par lesquels les bâtisseurs de l'Empire triomphant exprimaient leur orgueilleuse assurance. Avec leurs larges espaces, leurs colonnades, leurs jeux d'arches et de balustres aux réminiscences gothiques ou vénitiennes, ces constructions ont longtemps donné à la cité de Victoria son caractère monumental avant que le raz de marée des gratte-ciel futuro-fonctionnels ne les balaye peu à peu et sans vergogne.

Conrad Yip avait raison. Harry ne devait plus y venir souvent. Il n'y a pas de gardien. Un pêcheur de l'île, surnommé « Poil Rouge », et sa femme sont en principe chargés de la surveiller de temps en temps. De toute façon, il n'y a rien à voler, la coquille est vide.

Il ne reste dans la douzaine de pièces du rez-de-chaussée et du premier étage que les ventilateurs aux pales noires, deux ou trois meubles désarticulés, une laque chinoise écaillée, un tableau craquelé de Chinnery, « le » peintre anglais de la colonie.

Pourtant, en y regardant de plus près, Jonathan a l'impression qu'ici également des gens ont fouillé. Dans une chambre, il y a un coffre en bois de camphrier dont le parfum résiste avec difficulté aux relents envahissants de moisissure. La serrure a été fracturée et le linge qu'il contenait éparpillé.

La cuisine, apparemment utilisable avec des fourneaux de fonte à l'ancienne, une batterie de casseroles, un peu de vaisselle et un réfrigérateur débranché, porte également les traces d'une récente visite.

Son inspection achevée, Jonathan sort sur la terrasse qui surplombe la petite anse de Morning Beach. C'est de là qu'il avait vu brûler le bateau des Vietnamiens. Il demeure un moment à admirer les reflets d'argent que le soleil, après avoir dissipé la brume, fait danser sur l'eau verte de la mer de Chine. Le vieux avait tout de même bon œil et bon flair. Ici plus intensément qu'en d'autres points de l'île, l'air léger diffuse cette sensation apaisante qui a fait de Cheung Chau une terre propice à la prière.

N'ayant rien tiré de l'examen de la villa, Jonathan se décide à la quitter. Alors qu'il se fraye un chemin dans le jardin, son attention est attirée par un bruit de feuillage à proximité de la haie de clôture qui sépare le jardin de la propriété voisine. Il s'en approche et voit un gosse tapi dans une touffe d'herbes hautes, devant une minuscule cabane de branchage.

– Hé toi, que fais-tu ici ? lui lance-t-il en cantonais.

Le garçon, âgé d'une dizaine d'années, bondit sur ses pieds et tente de fuir, mais Jonathan l'attrape au vol par un bras.

– N'aie pas peur, petit. Comment t'appelles-tu ?

– Ah Siu.

– Tu es chez moi, Ah Siu. Je veux bien t'autoriser à t'y amuser... à une condition : peux-tu me dire si tu as vu quelqu'un entrer ici ces derniers temps ?

Le gosse secoue vigoureusement la tête en signe de dénégation. Jonathan sort alors de sa poche un billet de 5 dollars américains et le lui tend. Le gosse hésite, puis il prend l'argent et dit d'une voix peu assurée :

– L'autre nuit... des personnes sont venues...

– Quelle autre nuit ?

– Il y a quelques jours...

– Combien de jours ?

– Je ne sais pas. Peut-être cinq, six jours.

– Combien étaient-ils ?

Cette fois Ah Siu montre ses dix doigts, puis en ajoute un.

– Chinois ou gwaïlos ?

– Deux Anglais, un vieux, très grand – je croyais que c'était le patron de la maison –, et un qui avait des lunettes noires.

– Et les Chinois ?

Le gosse recommence à nier avec frénésie et pour marquer son

refus d'un caractère définitif, s'enfuit brusquement. En bondissant, il laisse échapper de son short un petit objet de forme oblongue.

Jonathan le ramasse. C'est une sculpture de bronze à patine verte. Longue d'environ dix centimètres, elle représente selon l'angle de vue un corps de femme stylisé ou un phallus. Un orifice et une certaine concavité laissent penser qu'elle pourrait être un élément s'emboîtant dans un tout. L'ensemble représenterait un couple faisant l'amour. Jonathan a eu l'occasion de voir un objet similaire, mais il ne se souvient ni de l'époque ni de l'endroit.

Il glisse le bronze dans sa poche et se dirige vers le portail. A peine l'a-t-il refermé à clé qu'il aperçoit Witherspoon.

– Tiens! Comme on se rencontre! Si vous étiez arrivé plus tôt, on aurait visité la villa ensemble, s'exclame-t-il avec ironie.

– J'y ai déjà fait un tour hier, réplique Witherspoon sans sourire.

– Qu'y avez-vous découvert?

– L'impression que votre père est venu ici la veille de sa mort. Mais personne n'a rien vu ni entendu, comme d'habitude.

Jonathan désigne du menton la propriété voisine :

– Même les gens qui habitent là?

Witherspoon hausse les sourcils.

– Cette maison est pour l'instant inhabitée. Mais ne me dites pas que vous ignorez l'identité du propriétaire...

Jonathan hoche négativement la tête.

– Mr Walter Henry Song, voyons! dit le policier.

– Décidément! Il est toujours dans les parages, celui-là... sauf à l'enterrement.

– Ne le lui reprochez pas. Il est absent de Hongkong, comme d'ailleurs presque toute sa famille. Ils sont partis à l'étranger pour les fêtes. Les traditions se perdent chez les riches.

– Sans indiscrétion, que revenez-vous faire ici, inspecteur-chef?

– Sachant que vous y étiez, j'ai voulu voir si vous aviez trouvé quelque chose de votre côté.

– Oui. J'ai trouvé que la villa valait le peine d'être remise en état. Le coin est splendide... Mais je croyais que vous m'aviez interdit d'enquêter!

– Aller s'assurer que rien ne manque chez soi n'est pas un délit. Je voulais aussi vous apprendre autre chose. Votre père a passé la nuit à Macao l'avant-veille de sa mort. Il a joué, il a même gagné – sans doute l'argent qu'il avait sur lui. Oui, je sais, vous pensez à ses partenaires. Eh bien, ils sont pratiquement hors de cause. Harry les a quittés de façon inattendue et sans fournir d'autre explication que la nécessité de retourner à Hongkong. Tous, sauf un, sont d'ailleurs des Chinois du continent qui sont repartis chez

eux. Bien sûr, nous gardons un œil sur l'autre. Toutefois, il me semble insoupçonnable.

– Qui est-ce ?

– Aucun intérêt, vous dis-je.

– Puisque vous en êtes si sûr...

– On ne doit jamais être sûr de rien, mais pour le moment, j'en suis convaincu. En tout cas, ce type peut m'être encore utile. Je ne tiens pas à ce que vous gâchiez cette source de renseignements. Elle est trop fragile. Et si vous avez dans la tête d'aller fouiner à Macao, inutile de gaspiller votre temps. La piste ne mène nulle part. Vous tomberiez plutôt sur mes agents.

– J'ai bien compris. Je vous laisse Macao... et merci de me tenir au courant.

– Je vous l'ai promis, non ?

– Alors, nous pouvons rentrer ensemble à Hongkong ?

– Pourquoi pas ? répond le policier.

En débouchant dans Hanoi Road, petite rue tranquille de Tsim Sha Tsui, Jonathan ne peut s'empêcher de sourire. L'enseigne du 3 B est toujours une contrebasse cernée de néon rose. Dans une ville en perpétuelle transformation, il y a tout de même des choses qui ne changent pas. Malheureusement, ce sont souvent les plus laides.

Dans les années cinquante, les réfugiés du continent en pleine mutation révolutionnaire affluaient pour donner à la colonie un nouveau souffle. Un ancien employé du grand monde de Shanghai, fabuleux complexe de plaisirs et de jeux où l'on pouvait se perdre corps et âme en rêvant à l'impossible, avait fondé ce bar à Wan Chai, quartier illustre grâce à Suzy Wong, la taxi-girl mythique au cœur tendre et au corps juvénile moulé dans le chongsam, tunique chinoise fendue avec tant de gracieuse impudeur sur les cuisses.

La clientèle se recrutait alors parmi les marins de la Royal Navy. Leurs vaisseaux étaient amarrés à proximité. Puis dans les années soixante, la guerre du Viêt-nam fit de Wan Chai l'une des plus actives pompes à dollars de l'Extrême-Orient : les GI en « repos et divertissement » y débarquaient en masse pour noyer leurs cauchemars vietnamiens dans l'alcool, ou les tuer en « short time », euphémisme pratique pour désigner les coïts d'absolue nécessité. Lorsque ces braves boys rentrèrent chez eux pleurer sur leur échec et leur innocence perdue, Wan Chai recouvra un calme presque digne. Hormis quelques restaurants et night-clubs comme le Celebrity, les antres de débauche sombrèrent ou déménagèrent.

Le 3 B survécut grâce à Madonna, l'une de ses pensionnaires les plus futées. Elle en prit la direction et le transféra Kowloon side, là où le flux des touristes compensait le départ des GI.

La triade dominante dans le quartier lui ayant interdit d'en

faire un club topless avec go-go girls à tout faire, elle opta pour la formule moins lucrative du bar à whisky et à bière. C'est ainsi que le 3 B devint une oasis de tranquillité où la faune masculine des célibataires peut venir s'abreuver et chercher remède à la solitude. Plus qu'aucun autre lieu, celui-ci reflète fidèlement une face de Hongkong, île aux parfums troubles, à la fois ouverte à tous les courants et repliée sur les secrets souvent peu avouables de son intimité.

Pour être passé plusieurs fois à quinze ans devant la porte du 3 B de Wan Chai, Jonathan avait entrevu un délicieux enfer peuplé de filles de soie et fleurant les lourdes senteurs de corps en chaleur, d'alcool et de parfum bon marché. Surmontant ses deux handicaps, celui de l'âge – mais il avait déjà une belle carrure – et celui de l'argent – il avait dû en emprunter –, il fut initié aux délices des mille papillons par une fille de Canton au corps de serpent et aux lèvres de pieuvre.

Jonathan est un sentimental qui ne dédaigne pas le côté pratique des choses. Il est resté fidèle au 3 B de Tsim Sha Tsui, où Madonna savait le pourvoir en filles belles et saines lorsqu'il était en manque. Il appréciait d'autre part l'atmosphère de cette sorte de club sans carte ni cotisation.

La clientèle du 3 B a toujours été en apparence assez variée. Hormis quelques Chinois amis de Madonna, cambistes ou financiers armés de téléphones portatifs, la plupart étaient des Occidentaux, fonctionnaires, vieux briscards de l'Asie orientale, employés de compagnie, voyageurs de commerce, journalistes ou agents de renseignements plus ou moins camouflés. Ce petit monde expatrié avait en commun d'être attaché à une Asie miréelle, mi-fictive, forgée à coups d'expérience sensuelle et d'imagination. Il professait une forme subtile d'humour faite de cynisme léger ou de désinvolture élégante, antidote aux conformismes profondément ennuyeux en usage dans les clubs traditionnels de la colonie.

Au moment de franchir le seuil du bar, Jonathan se demande s'il en est toujours ainsi.

Dès le premier pas dans la salle aux lumières blafardes, il retrouve avec soulagement le décor, si laid : le même nègre en plâtre grandeur nature sert de portemanteau à l'entrée, et les murs, ornés d'appliques dorées en forme de seins, développent la même fresque de femmes nues et roses, genre playmates de *Playboy*, poursuivies par des clones de Schwarzenegger. Le bar est occupé par une ligne caquetante d'agents de change, téléphone à la ceinture. Mais les stalles en cosy-corners d'autrefois, si propices à l'intimité, ont été remplacées par des tables de cantine où une foule de Chinois, jeunes pour la plupart, est en train de manger, le nez dans l'assiette.

L'accueil chaleureux de Madonna atténue à peine la déception. De la mezzanine où elle se tient habituellement perchée, elle se précipite pour une accolade ni chinoise ni britannique.

– Toujours aussi beau, Jon, susurre-t-elle d'une voix gourmande avant de changer de ton et de physionomie pour un bref « sorry » en forme de condoléance, convention oblige.

Jonathan la remercie et lui retourne un compliment. Bien qu'elle se soit un peu empâtée, avec sa peau de satin et sa chevelure de jais, elle est de ces femmes mûres auxquelles une certaine lourdeur de formes confère une séduction plus savoureuse. Au regard expressif de l'homme posé sur elle, elle répond d'un sourire complice, mais esquisse un pas de retraite pour couper court à toute ambiguïté. L'heure n'est pas aux frivolités.

– Arthur t'attend. Il est au fond, dit-elle en retournant à son perchoir.

La mine déçue de Jonathan amuse beaucoup O'Bannion, le vieil habitué.

– Eh oui! Bienvenue à la réserve des Senior Members! On est dans ce coin maintenant, refoulés par la nouvelle vague. Comme de vulgaires Indiens.

– Dieu me damne! Je ne reconnais personne.

– Évidemment! « Ils » ont envahi les lieux...

« Ils », ce sont les Chinois. L'Irlandais les désigne toujours par un pronom personnel, une habitude d'expatrié pour souligner la démarcation, le terme de native, indigène, étant dans tout l'Empire officiellement tombé en désuétude et en l'occurrence inapproprié. Il n'y a pas d'indigène à Hongkong, la cité des immigrés.

– Cela fait sept ans que tu es parti. Pas mal d'amis aussi.

– Il y a tout de même des survivants, non?

– Heureusement! Mais il n'est pas encore sept heures. Ils arrivent plus tard.

– En tout cas, les affaires marchent.

– Normal! On est en plein Nouveau Printemps. Tu le sais bien, s'empiffrer en cette période n'est pas seulement pour « eux » un plaisir. C'est une façon de conjurer « leur » hantise collective : la mauvaise chance et sa compagne la faim. Et puis, il y a le miracle de la choucroute.

– La choucroute?

L'Irlandais affecte un air abattu.

– Madonna a recruté un cuisinier qui vient du Viêt-nam, où il a appris d'un Alsacien à cuisiner ce machin de grenouille. Succès fou! Il a bien fallu s'adapter.

– Du coup, tu t'es mis à lire le *Tatler*? s'étonne Jonathan en désignant le magazine qu'O'Bannion était en train de feuilleter.

L'Irlandais éclate de rire. Ce mensuel qui assure la chronique des quartiers huppés, du noble et vénérable Pic aux plus récents

et cossus Middlevels, est une sorte de *Who's Who* dans lequel il convient de voir publier son nom.

– Figure-toi qu'il y a une échéance, dans cinq mois. Nous avons une alternative : rester ou nous en aller. Si l'on reste, il faut faire semblant de croire que tout va continuer comme auparavant. Dans ce cas, quoi de mieux que le *Tatler*?...

Il ouvre le journal et montre quelques pages.

– ... Regarde le numéro de février! Aucun doute, la vie de notre chère colonie suit son cours normal. Passons les indigestes banquets de nouvel an, et le Festival des arts qui permet chaque année de s'extasier sur des Chinois interprétant Euripide ou sur une troupe de Bruxelles jouant un nô japonais. Ce truc-là, c'est le sida culturel, la destruction à long terme de toute culture originale. Apprends plutôt que cette année le thème du Bal des débutantes sera une fête à la cour des Tang et qu'il aura lieu sur une jonque géante spécialement construite par le magnat japonais Ito Nakanama. Sache que Mrs Anita Crumble-Dumble vient d'ouvrir une boutique de vêtements pour chiens et que le mariage de l'année entre Miss Melody Ma, fille du banquier bien connu, et le Dr Alex Tchang aura lieu au Peninsula. N'oublions pas ces informations capitales : Mr D.B. Rabinagrobath a offert une réception au Regent pour fêter sa promotion à la fête du groupe Moghul Electronics. Mr Timothy Ng a été intronisé dans la confrérie de la chaîne des rôtisseurs. Sir A.B. Yeh vient d'acheter un crocodile vivant pour un million de HK dollars à la vente de charité de la Société pour la santé et le développement de l'enfance. Et surtout, Bam-Bam Gigolo, le cheval de Mrs Winnie Mei Gonzales a gagné le Hongkong Country Club Handicap. Tu vois bien que la vie continue comme avant, en cette bonne année 1997. Mais parlons plutôt de toi. Qu'est-ce que tu peux bien fabriquer dans une ville aussi emmerdante que Singapour?

Jonathan hoche la tête.

– Je n'y suis presque jamais. Le bureau marche tout seul. Je navigue...

– Je m'en doutais. Alors, dans quel état as-tu trouvé Seagull Nest ce matin?

– Complètement délabrée. Je vais peut-être la remettre en état.

– Sans blague! Tu comptes rester alors?

– Je ne partirai pas tant que le meurtre ne sera pas élucidé et que les assassins de mon père n'auront pas payé.

– Ce sera difficile. Qui mène l'enquête?

– Witherspoon.

– Le type a ses idées, mais il est compétent et honnête. C'est de plus en plus rare. Dommage qu'il soit un peu aigri.

– En tout cas, il n'a pas les coudées franches.

– Qui donc aujourd'hui, à Hongkong, peut avoir les coudées franches, dis-le-moi? Les fonctionnaires encore moins que les

autres. Ils sont presque tous en sursis. Witherspoon doit avoir ses valises prêtes.

– Raison de plus pour m'en mêler.

O'Bannion, qui était en train de siroter un verre de Jack Daniel's, avale brusquement ce qui en reste et s'écrie :

– Tu es fou ? Laisse faire la police...

– Elle ne fera pas grand-chose, tu viens toi-même de le reconnaître. Pour elle, ce sont les triades qui ont fait le coup. Witherspoon, lui, lorgne du côté de Song, le tycoon.

– Ça ne m'étonne pas de lui. Il s'est toujours pris pour Mr Clean. Il renifle de la pourriture partout. S'il pouvait épingler un gros richard chinois avant de partir, il jubilerait ! Seulement, tout le monde ici a intérêt à ne pas toucher à Song. Et comme le supérieur de Witherspoon est le Commissioner Wah, il y aura du blocage dans l'air.

– Cet imbécile de Wah ! C'est celui qui s'était imaginé me piéger dans l'affaire des boat-people, tu t'en souviens ? Une véritable anguille. Bref, on peut s'attendre à voir traîner les choses. Et dans cinq petits mois, la police sera entre les mains des Chinois du continent. Qui pourrait alors jurer que la mort de Harry Lansford les intéressera ?

– Tu es capable d'agir plus vite seul ?

– Dans les conditions actuelles, oui.

O'Bannion lève les bras en signe de découragement. Il se garde d'insister, sachant qu'il ne ferait que conforter cet entêté.

– Tu vas t'enliser dans des sables mouvants, vieux.

– Ne sois pas pessimiste, Arthur. Donne-moi plutôt ton avis. Tu crois aux triades, toi ?

L'Irlandais hausse les épaules.

– Pourquoi les triades, grands dieux ? A cause du coup de sabre ? On leur colle tout sur le dos. C'est bien pratique, ça permet de noyer les poissons un peu trop puants et d'apaiser les bonnes consciences.

– Et Song ?

– Lui ? On peut en penser beaucoup de choses. Mais je ne vois pas pourquoi il serait impliqué dans le meurtre de ton père. Les deux hommes étaient liés, je dirais même complices. Tu dois le savoir mieux que moi...

– Tu parles ! Le vieux Harry me tenait à l'écart de ses affaires. De Song, je n'ai qu'un vague souvenir. Il est associé à la Compagnie Lansford et j'apprends coup sur coup qu'on a retrouvé le corps de mon père devant sa résidence et que la maison voisine de Seagull Nest lui appartient... Qu'est-ce que je vais encore découvrir ?

O'Bannion considère Jonathan avec étonnement.

– Ne me dis pas que tu ignores la Hongkong Sealand ?

– Qu'est-ce que c'est ?

– Incroyable! Il était vraiment secret, Harry Lansford! La Sealand est une société, une private company dont ton père était l'actionnaire majoritaire, les autres étant des comparses de Song, cousins ou alliés. Elle possède 3 % de la Song C°, la maison mère du tycoon. Je suppose qu'on te l'aurait dit au cours des formalités de la succession.

– Conrad ne m'en a pas soufflé mot.

– Il n'est pas obligé d'être au courant... Ce doit être une affaire entre Song et ton père.

– Qui sont les directeurs? Le secrétaire?

– Je ne m'en souviens pas. Demande-le à Song. Il faut bien que tu le rencontres... A propos! Je ne l'ai pas vu à l'enterrement.

– Il paraît qu'il est à l'étranger.

O'Bannion hoche la tête en souriant.

– A l'étranger, pour les fêtes du Nouveau Printemps? Plutôt bizarre. Après tout, aujourd'hui, tout est possible. Quoi qu'il en soit, il est le point de mire de tout Hongkong. Depuis quelques années, d'ailleurs. A force de jouer au tycoon rouge et de se faire remarquer à coups d'éclats financiers!

– Comment cela?

– Oui! La moindre de ses décisions ou le moindre de ses actes est guetté avec autant d'attention que l'indice des valeurs Hang Seng. Il est devenu un vrai baromètre du climat chinois.

– Pourquoi lui, et pas un Yue Kong Pao ou un Li Ka Shing?

– Ces deux-là se sont répandus à l'étranger. Ils ont les moyens d'échapper à Pékin. Tandis que lui, il a placé presque toute sa mise sur le Territoire et sur la province de Canton. Si bien qu'on n'a pas manqué de le soupçonner d'ambition politique, en particulier de briguer le poste de chef de l'exécutif de la future région administrative prévue par les accords...

– Ça, c'est raté. Pékin en a désigné un autre en janvier dernier.

– Raté? Ce n'est pas le mot. Je ne crois pas personnellement à son ambition politique. Il vise le vrai pouvoir, le contrôle économique et financier de la région. Il a investi en Chine continentale pour quelque 5 milliards de dollars, et les quatre cinquièmes dans la province de Canton. Ce qu'il détient ou contrôle est donc géographiquement très concentré.

– Il a bien aussi quelques antennes ailleurs.

– Oui, au Canada, en Californie, en Malaisie. Son fils William a épousé la fille du magnat Lim San Pook. Mais le gros est dans la région.

– Alors, ce Song, qui est-il donc?

L'Irlandais éclate de rire.

– La belle question! Si tu veux le savoir, regarde d'abord la Galaxy Tower, ou plutôt la tour Song comme chacun ici l'appelle. C'est son palais, son sanctuaire, son diamant, sa tour de contrôle, son centre nerveux, son phallus! Examine-la bien,

visite-la. Elle est révélatrice. Ce n'est pas seulement l'immeuble le plus haut du Territoire, c'est aussi le plus sophistiqué du monde par son équipement électronique. De son bureau, Song peut pratiquement voir et entendre tout ce qui se passe sur terre, converser avec n'importe qui, acheter ou vendre n'importe quoi, sans bouger de son fauteuil. Il a même un réseau de presse qui lui fournit des reportages sur tous les événements qu'il juge bon de connaître. Il y est aussi plus protégé qu'un chef d'État. Et cette tour, pour l'avoir, on peut dire qu'il s'est battu comme un beau diable. Il a d'abord dû arracher le terrain, une terre de la couronne, après une sévère bagarre. J'ai assisté à la vente aux enchères. C'était extraordinaire, un vrai spectacle! Il y avait là le gratin financier de Hongkong, car on s'attendait à un affrontement entre Song, Gordon Wu, de Hopewell, et Geoffrey Leung, de Pacific Ventures. Tous étaient déjà dans la salle quand Song est arrivé, entouré de son équipe. Il paraît que la conjonction des cycles, des éléments et des énergies lui était favorable ce jour-là. On raconte qu'il a envoyé des émissaires chez un grand nombre de devins pour en être sûr. En tout cas, il était vraiment impérial. Il marchait un peu à la façon de ces héros de théâtre chinois, en martelant le sol du talon, les bras légèrement arrondis comme s'il avait une pelote d'épingle sous les aisselles, et le cou tendu à la façon d'un héron. Il n'a pas eu un coup d'œil pour ses adversaires. Son gendre Lok Man portait les enchères, en obéissant à un petit signe de l'index de son beau-père. On a vu Geoffrey Leung abandonner le premier, puis Gordon Wu. Tout le monde a applaudi, parce que le prix était fou : 4 milliards de HK dollars! On pouvait l'acclamer. Les risques étaient considérables. Et je peux te dire qu'à la banque, certains ont tiqué lorsqu'il a demandé du crédit pour la tour. Mais le board a marché quand même.

– Il avait donc tant de garanties?

O'Bannion a un air entendu.

– Je sais à quoi tu penses : où aurait-il pu trouver tant de capital frais sinon dans de l'argent sale blanchi grâce à l'efficace machine à laver de Hongkong?

– Ce n'est pas le cas?

– Il y a de ça. Mais c'est à la fois plus simple et plus complexe. Comme chaque homme d'affaires chinois, le réseau des parents, amis et alliés sur lequel il s'appuie est tel qu'il est impossible de démêler le blanc du noir. Tout y est habilement intégré et on n'en discerne que la façade si bien illuminée qu'on ne peut plus distinguer la moindre tache ou la moindre fissure. Pour en revenir à Song, il a toujours pu se procurer du crédit propre. Chez nous, à la Hongkong Bank, il conserve sa cote, bien qu'elle soit souvent discutée par certains. Mais le diable a du mérite. Pour sa tour, il a dû surmonter un tas d'obstacles, administratifs, techniques, finan-